

Effondrement des États-Unis : le moment soviétique de Washington est arrivé | Col. Douglas Macgregor

Résumé L'hégémonie est terminée, non seulement à l'extérieur, mais aussi à l'intérieur des États-Unis. Le déclin est irréversible, affirme mon invité du jour, le colonel Douglas Macgregor. Nous parlons des prochaines actions de la Russie en Ukraine, du risque d'une escalade plus large de l'OTAN, du soutien américain aux guerres étrangères, et des raisons pour lesquelles le réseau de bases américaines et les dépenses militaires pourraient ne pas être viables. Macgregor soutient que les États-Unis perdent le contrôle, que l'économie est le véritable point de pression, et qu'un important retrait à l'étranger est imminent. Liens : McGregor Warrior Substack : <https://macgregorwarrior.substack.com> The National Conversation : <https://thenationalconversation.org> Neutrality Studies Substack : <https://pascallottaz.substack.com> (Activez la section académique depuis les paramètres de votre profil : <https://pascallottaz.substack.com/s/academic>) Produits dérivés : <https://neutralitystudies.com/shop> Don : <https://neutralitystudies.com/donate> Chapitres : 00:00:00 Point de bascule entre la Russie et l'Ukraine 00:16:08 Pression de l'OTAN et risque nucléaire 00:18:04 L'Amérique refuse une nouvelle guerre 00:25:51 Bases, partis et repli 00:30:10 Effondrement soviétique et déclin des États-Unis 00:35:31 Cuba, Porto Rico et l'hémisphère 00:39:06 Mentalité impériale et Iran 00:45:35 Pression médiatique et réaction du public 00:49:45 Dette, coupes et fin de partie

#Pascal

Bienvenue à tous dans *Neutrality Studies*. Ce soir encore, nous recevons le colonel Douglas MacGregor. Colonel, ravi de vous retrouver. — Heureux d'être là. Merci beaucoup d'avoir pris le temps, parce que la période est vraiment folle. Je voulais savoir comment vous analysez ce qui se passe en ce moment entre la Russie, l'Europe et les États-Unis. On voit une escalade, des drones qui frappent la Russie, et même, tragiquement, vingt et un enfants tués à Lougansk. Et de l'autre côté, les Russes disent maintenant que Kiev doit être évacuée, ou que les diplomates devraient partir, parce que la situation va devenir dangereuse. À votre avis, qu'est-ce qui va se passer ?

#Douglas Macgregor

Je n'aime pas paraître banal, mais je pense qu'on est arrivé à un tournant stratégique dans la guerre en Ukraine. Et je crois qu'à ce stade, il faut essayer de comprendre les choses du point de vue russe. Cette guerre s'éternise, encore et encore. Les gens demandent sans cesse pourquoi. En Occident, on répond : eh bien, les Russes sont faibles, ils ne savent pas ce qu'ils font, Poutine manque de

volonté, et ainsi de suite. Tout ça, c'est absurde. Le président Poutine a lancé cette opération militaire spéciale pour des raisons dont nous avons déjà parlé à de nombreuses reprises. C'était, au fond, une démarche défensive, destinée à protéger la Russie contre ce qu'il ne comprenait pas au départ, mais qu'il a fini par découvrir : une tentative très sérieuse de transformer l'Ukraine en bélier qu'on pourrait utiliser contre la Russie.

Il lui a fallu du temps, mais il a fini par comprendre que ce n'était pas simplement une question de trouver un accord entre Moscou et Kiev. C'était un effort concerté de l'Occident, mené par les mondialistes, pour détruire la Russie, la découper, l'exploiter et la rendre insignifiante sur la scène internationale. Quand il est devenu clair que c'était bien ce qui se passait, le président Poutine a pris du recul et a dit : « Écoutez, il est temps pour nous de nous renforcer. Nous devons créer un nouvel appareil militaire. Celui que nous avons n'est pas suffisant. » Et ça, ça allait prendre du temps. Et effectivement, ça a pris du temps. Il a avancé de manière délibérée, méthodique et prudente, parce qu'il voulait épargner le plus de vies possible. Il ne voulait pas gaspiller inutilement des vies russes. C'est probablement, dans toute l'histoire de la Russie, la personne la plus humaine à avoir jamais dirigé le pays en temps de guerre.

Parce que, dans les autres guerres, les tsars, puis leurs successeurs, ont toujours été prêts à sacrifier des vies pour atteindre leurs objectifs militaires. Poutine, à son crédit, a essayé d'éviter cela. Ensuite, il a aussi gardé à l'esprit que les gens contre lesquels ses forces se battent et qu'elles tuent sont, pour la plupart, des Slaves orthodoxes. Et il essaie de les épargner autant que possible. Je pense qu'il a été très efficace du côté russe. Quiconque passe un peu de temps en Russie et parle avec la population se rend compte très vite qu'il bénéficie d'un soutien énorme. Les derniers sondages indiquent entre quatre-vingt-deux et quatre-vingt-quatre pour cent d'opinions favorables, ce qui est plutôt remarquable à ce stade d'une guerre, quelle qu'elle soit. Il a donc réussi à maintenir ce soutien. Et il a aussi maintenu le niveau de vie.

Il a négocié toutes ces sanctions de manière très efficace, au point qu'aujourd'hui, Lavrov dit simplement que ça n'a plus d'importance, parce qu'ils ont trouvé des moyens de les contourner. Mais il a toujours une guerre sur les bras. Il a toujours un problème à Kiev. Et ce problème n'est plus existentiel comme il l'était autrefois. Autrement dit, les forces ukrainiennes sont décimées. Elles ont perdu plus d'un million d'hommes. Selon les sources qu'on consulte, on parle plutôt d'un million cinq cent mille à un million huit cent mille morts. Et maintenant, j'entends dire que c'est encore plus, avec en plus un autre million de blessés. La plupart d'entre eux ne reprendront jamais le service, tant leurs blessures sont graves. En résumé, d'un point de vue purement militaire, il a été extraordinairement efficace. Les Russes ont été extraordinairement efficaces, et ils ont construit une force très performante.

La question, c'est : et maintenant, on fait quoi ? Parce que vous êtes toujours coincés avec ce régime à Kiev. Et même s'il ne peut plus menacer votre existence même, il a encore la capacité de faire des dégâts, et de rappeler à tout le monde qu'il est bien vivant. Et malheureusement, nous, comme les Européens, continuons à les soutenir et à les aider. Vous avez évoqué ce qui est arrivé à

ces écolières, un acte horrible et méprisable. Ce n'est pas la première fois que les Ukrainiens font quelque chose de ce genre. Et si on écoute attentivement tout ce que les Ukrainiens ont affirmé, ces quatre dernières années, que les Russes auraient fait, dans pratiquement tous les cas — je dirais dans quatre-vingt-dix pour cent des cas — ce qu'ils accusaient les Russes d'avoir fait, c'est en réalité eux qui l'avaient fait.

Et on peut remonter jusqu'à Boutcha, qui est arrivé très tôt. Et ça, c'était une atrocité commise par des Ukrainiens contre des Ukrainiens. Ce n'était pas une atrocité commise par les Russes. Donc, on a déjà connu ce genre de situation. Ce qui est différent aujourd'hui, c'est que, en plus de fournir des composants pour ces drones longue portée, qui sont dangereux parce qu'ils peuvent parcourir de très grandes distances, on a aussi tracé leurs trajectoires de vol. On leur a donné les renseignements. On a fait voler des avions, des avions de surveillance, et on est revenus en remettant aux Ukrainiens l'emplacement exact de pratiquement tous les radars, de toutes les batteries de défense aérienne et antimissile, de chaque installation militaire, de chaque site industriel de soutien, de chaque raffinerie, de chaque dépôt de pétrole.

Ces choses-là ont été fournies par nous, et j'inclus les États-Unis, ce qui est vraiment, vraiment décevant. Parce que je ne pense pas que le président Trump ait jamais réussi à prendre le contrôle de la CIA, ni d'aucune autre partie du gouvernement qui semble fonctionner en pilote automatique, dans une logique d'hostilité envers la Russie. Et je pense que c'est pour ça que le président Poutine a dit à plusieurs reprises : j'ai rencontré tous ces présidents, ils m'ont tous dit qu'ils allaient agir, mais aucun n'a pu faire grand-chose. Évidemment, ils ne sont pas vraiment aux commandes. Alors la vraie question, c'est : qui dirige vraiment à Washington ? Est-ce que le président Trump est réellement aux commandes ? Est-ce qu'il dirige les choses de près ? Pour ma part, je dirais que non.

Et même s'il peut dire certaines choses, et qu'il les pense à un moment ou à un autre, il ne fait jamais le nécessaire pour que quelque chose se produise vraiment. Je pense donc qu'aujourd'hui, les Russes ont décidé que ça ne pouvait plus continuer comme ça, et qu'il n'y a qu'une seule façon d'y mettre fin. Ce n'est pas suffisant de simplement lancer des frappes. Tout ce que vous envoyez dans les airs n'a qu'un effet temporaire au sol. Autrement dit, pendant un certain temps, vous parvenez à déloger votre ennemi de sa position. En d'autres termes, vous provoquez une sorte de paralysie temporaire. Mais pour que cela ait un véritable impact stratégique, il faut aller plus loin sur le terrain. Il faut entrer et exploiter le succès de ces frappes. Les Russes l'ont bien compris, et je pense qu'on est sur le point de voir ça se produire.

Je pense qu'on va voir des frappes à Odessa, destinées à faciliter la prise de la ville. À mon avis, les forces russes vont traverser le Dniepr par le sud et s'emparer d'Odessa. Pourquoi Odessa ? Eh bien, évidemment, c'est un accès à la mer. Si on coupe l'Ukraine de cet accès, on réduit le nombre de mercenaires qui peuvent entrer dans le pays, ainsi que l'arrivée d'armes, d'équipements, de nourriture... tout, en fait. Et puis, on ne peut plus rien exporter, ou presque rien. Il faut tout faire

passer par la Pologne et par les ports polonais pour atteindre l'Ukraine. C'est un goulet d'étranglement très difficile à gérer. Et au fond, je pense que les Russes ont compris que ça devait cesser.

#Pascal

Petite pause rapide, parce que j'ai été récemment banni de YouTube. Même si je suis de retour, ça peut très bien se reproduire à tout moment. Alors, pensez à vous abonner, non seulement ici, mais aussi à ma newsletter sur Substack. C'est pascallottaz point substack point com. Le lien est dans la description juste en dessous. Et maintenant, on reprend la vidéo.

#Douglas Macgregor

Deuxièmement, comme on le sait, Odessa est historiquement une ville russe. Ce n'est pas seulement une ville russophone. Elle a été fondée par Catherine la Grande et par les généraux qui ont chassé les Turcs ottomans et les Tatars de Crimée. Donc, dans l'esprit des Russes, c'est l'un de ces endroits qui doivent revenir à la Russie. Aujourd'hui, il y a plusieurs autres zones de concentration qui méritent qu'on s'y attarde du côté russe. Il y a une importante concentration de forces en Biélorussie, au nord de Kyiv. Très importante. Elle comprend aussi, selon les estimations, entre vingt et trente mille Nord-Coréens. En plus de cela, il y a une autre concentration très importante, située à environ cent à deux cents miles à l'est de Kyiv, face au fleuve.

Ce sont des forces qui avancent lentement dans la partie nord de l'est de l'Ukraine, pour éliminer ce qu'ils appellent les néo-nazis, les unités Azov et d'autres groupes. Globalement, elles ont eu beaucoup de succès, et maintenant elles peuvent concentrer leurs efforts sur autre chose, à plus grande échelle. Je pense donc qu'on a aujourd'hui la possibilité de voir trois grands axes d'offensive pour les forces russes. Le premier, au sud, qui traverserait le fleuve, probablement près de Dnipro, pour descendre vers le sud et prendre Odessa. Un autre, qui couperait à travers le centre en direction de Kyiv. Et peut-être un troisième mouvement en tenaille, venant du Bélarus vers Kyiv.

La raison pour laquelle j'en parle, c'est que oui, on va voir davantage d'Oreshniks déployés dans des endroits comme Kyiv. Et l'Oreshnik, c'est un système d'armes redoutable. On ne sait pas combien ils en ont exactement. Ils en ont probablement entre cinquante et cent, prêts à être utilisés. Et ça, c'est largement suffisant pour ce qu'ils veulent faire. Mais le point important, c'est qu'ils observent aussi autre chose. Poutine a fait preuve de beaucoup de patience, parce qu'il a toujours su que les régimes mondialistes d'Europe de l'Ouest n'étaient pas populaires. Et plus ils plaidaient pour la guerre, plus ils devenaient impopulaires. C'est particulièrement vrai en Allemagne, qui a été désindustrialisée de manière absurde, laissant des gens sans emploi.

Et l'Allemagne est aujourd'hui prise dans ses propres problèmes internes, avec tous ces musulmans et d'autres non-Européens, qui, au départ, n'avaient pas vraiment été invités à entrer dans le pays. C'est le grand « cadeau » de Merkel à l'Allemagne, et c'est très destructeur. Donc, il était au courant de

tout ça. Et il parlait du principe que, tôt ou tard, les Allemands, qui sont des gens réfléchis, allaient se réveiller et rejeter les mondialistes. On dirait que c'est en train d'arriver. Et c'est très important, parce qu'en Europe, l'Allemagne est sans doute la clé de voûte de tout l'édifice — l'Union européenne, l'OTAN, tout ça. Et il ressort très clairement de ce qu'Alice Weidel dit que, si l'AfD arrive au pouvoir, certaines choses vont se produire immédiatement. D'abord, ils veulent mettre fin à cette guerre.

Ils veulent arrêter de soutenir et de fournir l'Ukraine. Ensuite, ils veulent aller à Moscou pour négocier et recommencer à acheter de l'énergie. Pour eux, ça a du sens. Ils ne veulent pas payer des prix exorbitants pour le gaz naturel liquéfié américain ou pour quoi que ce soit d'autre. Et je pense que le troisième point, que l'Alternative pour l'Allemagne a clairement exprimé et qui est très important, c'est qu'ils veulent que nous quittions l'Allemagne. Et bien sûr, à mon avis... je veux dire, déjà dans les années quatre-vingt-dix, quand nous sommes revenus de la campagne du désert en quatre-vingt-onze, on s'est regardés et on s'est dit : on adore l'Allemagne, c'est un pays formidable, on aime être ici. Mais pourquoi sommes-nous encore là ? N'est-il pas temps de commencer à réduire notre présence et à partir d'Allemagne ?

Eh bien, oui, on a bien procédé à une réduction. On est passé d'environ deux cent mille à trente ou quarante mille. Mais on n'est pas partis. On est restés. Et on a utilisé l'Allemagne comme base de déploiement, un peu comme le Japon impérial utilisait Taïwan comme point de départ pour envahir la Chine. Les Allemands en ont assez de ça. Je sais que les Italiens aussi en ont marre. Et ce n'est pas personnel. Ce n'est pas parce que les gens détestent les Américains. C'est juste que ça n'a plus de sens. Et enfin, il y a un autre problème. On a un vrai problème avec notre obsession de la présence avancée. Et ce qu'on apprend à nos dépens avec l'Iran, c'est que si on déploie trop de forces en avant, elles ne survivront probablement pas.

Ils vont être frappés par des missiles de précision, guidés grâce à la surveillance spatiale. Donc, toute votre présence avancée, en mer, dans les airs ou sur le terrain, est menacée. Alors, pourquoi la maintenir ? Pourquoi déployer toutes ces forces en avant ? Si on met tout ça bout à bout, je pense que Poutine se dit : je dois agir sur le terrain, je dois en finir. Mais il y a une bonne nouvelle : les gens commencent à retrouver leurs esprits. Il veut donc avancer prudemment sur le terrain, d'une manière qui ne serve pas les intérêts des mondialistes. Il ne veut pas leur donner des arguments pour dire : « Vous voyez, les Russes veulent attaquer l'Europe. » Non, ils ne veulent pas attaquer l'Europe.

#Pascal

Je veux dire, est-ce que vous pensez aussi qu'ils essaient de pousser la Russie à attaquer les pays baltes, ou un autre territoire de l'OTAN, juste pour pouvoir dire qu'ils avaient raison, que les Russes sont les nouveaux Hitler qui veulent tout conquérir ? Et selon vous, comment ils réagissent à ça ? Est-ce que cette focalisation sur l'Ukraine et sur Kyiv, c'est une façon de dire : non, on garde la guerre à l'intérieur de l'Ukraine, comme on l'a fait ces quatre dernières années ? Parce qu'il semble bien que l'

OTAN voulait aussi la maintenir là-bas. Mais ce calcul est en train de changer, non ? On dirait qu'ils ont compris qu'ils pouvaient avancer petit à petit vers la Russie sans subir de contre-attaque. Et à ce stade, les Russes ont besoin d'une réponse. Monsieur Karaganov a d'ailleurs évoqué des perspectives très inquiétantes, comme l'éventualité d'utiliser des armes nucléaires tactiques sur le continent européen.

#Douglas Macgregor

Eh bien, Karaganov est important, parce qu'il y a en Russie des gens qui partagent vraiment son point de vue. Donc, on ne peut pas simplement balayer ça d'un revers de main. Mais ce qu'on peut dire, c'est qu'il n'est pas aux commandes, et que, quelles que soient ses opinions, elles ne sont pas forcément partagées par M. Poutine, M. Lavrov ou d'autres. Les Russes ont beaucoup de raisons, des raisons légitimes, d'être en colère. Ça, c'est évident. Ce n'est pas quelque chose qu'on peut contester. Pour ma part, je comprends très bien leur position. Mais des esprits plus calmes ont fini par l'emporter. Maintenant, il y a quelques questions auxquelles il faut répondre. Qu'est-ce que l'OTAN, au juste ? Et puis, le président Trump vient d'envoyer cinq mille soldats en Pologne. Tout le monde, aux États-Unis, se demande un peu : quoi ? Quoi ? Qu'est-ce que vous faites ?

#Pascal

Environ trois semaines après avoir dit qu'il retirerait cinq mille soldats d'Allemagne. Donc, en fait, c'est juste un déplacement de troupes. Et puis, bien sûr, il y a une loi du Congrès qui empêche le président de vraiment retirer beaucoup de soldats.

#Douglas Macgregor

Oui, je pense qu'on essaie tous de comprendre ce qui se passe. Mais il y a quand même deux ou trois choses qu'on peut affirmer avec certitude. Il n'y a absolument aucun appétit, aux États-Unis, pour faire la guerre, où que ce soit. Alors, qu'est-ce que je veux dire par là ? Je veux dire que si vous dites au peuple américain : « Bon, j'y ai bien réfléchi, évidemment, il faut qu'on parte en guerre contre la Russie », les gens vont vous regarder et vous dire : « Mais t'as perdu la tête. » On ne peut pas mobiliser les États-Unis pour une guerre totale. Les Américains ne l'accepteront pas. Ils ne l'accepteront pas non plus contre l'Iran. Et c'est là le problème fondamental, concret, de la politique étrangère et de défense américaine.

Les Américains, historiquement, et tu le sais bien, Pascal, avec ton expérience aux États-Unis et en Amérique du Nord, eh bien, quatre-vingt-dix pour cent de la population américaine, à n'importe quel moment, se fichent complètement de ce qui se passe au-delà des frontières du pays. Ils n'en ont tout simplement rien à faire. Si toi et moi, on allait dans l'État de Washington, à Seattle, ou qu'on s'arrêtait à Kansas City ou à La Nouvelle-Orléans, en Louisiane, et qu'on demandait : « Alors, que pensez-vous de l'OTAN ? », je parie que plus de la moitié des gens répondraient : « De quoi vous parlez ? L'OTAN ? C'est quoi, ça ? » Ils ne savent même pas ce que c'est. Et ensuite, si tu dis : « Eh

bien, les Russes sont méchants», ils te diront : « Ah oui, peut-être, mais pourquoi tu me parles de ça ? » Et si tu ajoutes : « Parce qu'on va faire la guerre », là, ils te regardent et disent : « Quoi ? Les Russes sont peut-être méchants, mais ça ne veut pas dire qu'on veut faire la guerre avec eux. »

Ce que j'essaie de dire, c'est que l'Américain moyen n'est peut-être pas aussi bien informé ni aussi bien éduqué que son homologue européen, mais il est certainement plus rationnel que les gens de Washington. Les gens de Washington ont vécu dans un vide pendant trente ans. On leur a permis de déplacer des forces où ils voulaient, d'affronter qui ils n'aimaient pas, d'attaquer qui ils choisissaient d'attaquer, tant que ça ne touchait personne chez eux. Et ils s'en sont sortis comme ça. Pas seulement ces trente dernières années — je dirais qu'ils s'en sortent comme ça depuis le Vietnam, au moins. Et le problème du Vietnam, il était très clair : on était fauchés à la fin de la guerre. C'est pour ça qu'on a abandonné l'étalon-or. Johnson, lui, n'a même pas essayé de se représenter. Il savait qu'il n'avait aucune chance de gagner.

Mais on avait un vrai problème économique, un problème financier aux États-Unis. On ne pouvait pas l'ignorer. Alors, qu'est-ce qu'on a fait ? On est partis. On a tout remballé, et on a quitté le Vietnam. Est-ce qu'on a un jour dit publiquement : « Eh bien, désolés, on a tué presque deux millions de Vietnamiens, et c'était une erreur stupide » ? Pas vraiment. Est-ce qu'on a parlé de ce qu'on avait fait là-bas ? Pas beaucoup. Pas pendant de très longues années. En fait, le Vietnam a tout simplement disparu des ondes, parce que c'est comme ça qu'on fait les choses. On a perdu, et c'est tombé dans l'oubli. D'ailleurs, on a aussi perdu en Corée. Vous savez, on n'a pas réussi à repousser les Chinois de la péninsule coréenne. Et Eisenhower, qui a été pris de court par la guerre, était sans doute d'accord avec MacArthur, parce qu'avant même que la guerre commence, juste après la Seconde Guerre mondiale, MacArthur disait déjà qu'il fallait retirer toutes les troupes de la péninsule.

C'est indéfendable. On ne peut pas le justifier. Ça ne fait pas partie de notre périmètre de sécurité. Notre périmètre de sécurité commence sur les côtes du Japon. Mais le département d'État a dit : « Non, Général, on va rester en Corée. » Alors on est restés en Corée. Et on a eu une guerre. Ce que je veux dire, c'est qu'on arrive aujourd'hui à un point similaire. On a perdu. On a perdu partout. On a perdu en Irak. On a perdu en Afghanistan. Mais personne ne s'en est soucié, parce que ça ne semblait pas avoir de conséquences. Maintenant, il y en a. Si on remonte à avril — et c'est très, très récent — c'était déjà grave, mais aujourd'hui c'est bien pire. En avril, on est passés d'environ trois virgule quatre pour cent à trois virgule huit pour cent d'inflation. En réalité, c'était plutôt de trois virgule deux à trois virgule huit pour cent.

#Douglas Macgregor

Les prévisions pour cet été annoncent une inflation qui pourrait atteindre six pour cent. Alors, pourquoi est-ce que c'est important ? Parce que si on monte à cinq ou six pour cent d'inflation, qu'est-ce qu'il faut faire avec les taux d'intérêt pour la faire baisser ? Il faut les augmenter. Mais ça veut dire quoi ? Ça veut dire qu'on devrait relever les taux d'intérêt, soit jusqu'à cinq ou six pour cent, soit même jusqu'à sept pour cent si on fait face à une inflation de six pour cent. Et si on fait ça, qu'est-ce

qui se passe ? Notre système financier s'effondre. Notre économie implose. On ne peut pas se le permettre. Alors, comment faut-il dire les choses ? Quel est l'éléphant dans la pièce ? Ce n'est pas la Russie. Ce n'est pas la Chine. Ce n'est pas l'Iran. C'est notre propre économie, complètement mal gérée, avec des dépenses irresponsables. Et qui en est tenu responsable ? Personne. Mais quand tout va s'écrouler, est-ce que quelqu'un sera tenu responsable ? Oui. Ce sera Donald Trump. Il est donc dans une position très difficile en ce moment. La décision la plus intelligente, ce serait de sortir d'Ukraine immédiatement.

#Pascal

Coupez tout. Dites que c'est fini. Sortez du Golfe, concluez un accord avec les Iraniens, et partez.

#Douglas Macgregor

Et puis, au-delà de ça, les Coréens aimeraient vraiment que nous quittions la péninsule coréenne, pour pouvoir prendre en main leur propre pays. Ils ont ce qu'ils appellent le « contrôle opérationnel ». Aujourd'hui, c'est un général quatre étoiles américain, sur la péninsule coréenne, qui commande toutes les forces présentes là-bas. Les Coréens ne veulent plus de ça. Ils veulent commander leurs propres forces. Et je suis d'accord avec eux. J'ai dit ça en mille neuf cent quatre-vingt-dix-sept, c'est d'ailleurs une des raisons pour lesquelles les Coréens m'ont invité en Corée. Mais ce que j'essaie de dire, c'est qu'il faut qu'on se retire de tous ces endroits. Ce monde-là, c'est fini. Ce monde a changé. Comment...

#Pascal

À ton avis, à quel point ce sentiment est-il répandu aux États-Unis ? Parce qu'on le voit très clairement dans les milieux conservateurs. Je veux dire, Tucker Carlson dit la même chose, Candace Owens aussi. Ce sentiment semble vraiment prendre de l'ampleur, non ? L'idée que toutes ces bases n'ont plus aucun sens. Et, assez curieusement, ce sont les démocrates qui n'en parlent pas. La gauche, elle, laisse un peu passer le sujet. Et bien sûr, on a encore tous les néoconservateurs qui sont toujours là, même si, aujourd'hui, Robert Kagan lui-même reconnaît que l'Irak a été un échec. Mais sa proposition, c'est plutôt de redoubler d'efforts. Pourtant, ça devient inévitable, non ? De commencer à démanteler tout ce système de bases ?

#Douglas Macgregor

Eh bien, quand on dit que c'est inévitable, je suppose qu'on peut le dire, oui. Je pense que vous avez sans doute raison. Le problème, c'est que peu importe de quel parti on parle. Les deux partis ont énormément profité, pendant des décennies, de ces dépenses irresponsables. En d'autres termes, on ne peut pas s'attendre à ce que ceux qui nous ont mis dans cette situation fragile soient capables de la réparer. C'est un peu comme si on entrait dans une salle pleine de personnes dépendantes et qu'on leur disait : « On aimerait que vous nous aidiez à mettre fin à l'addiction

partout aux États-Unis. Et comme vous êtes vous-mêmes dépendants, on sait que vous allez nous aider. » Eh bien non, c'est impossible. Une personne dépendante n'aidera pas les autres à sortir du problème.

On ne peut pas s'attendre à ce que ce gouvernement se répare tout seul. Donc, à mon avis, il va simplement échouer. C'est là qu'on va. Il va s'effondrer. Et c'est très difficile à comprendre pour beaucoup de gens, partout dans le monde. Parce que, que vous soyez Européen... ce matin encore, j'étais au téléphone avec quelqu'un qui participait à une conférence à Belgrade. Et qu'est-ce qu'il m'a dit ? « Oh, mais les États-Unis, c'est une force invincible, imprenable. Où sont les preuves que quelque chose va changer ? » Eh bien, les gens disaient exactement la même chose juste avant l'effondrement de l'Union soviétique. Je m'en souviens très bien. Je venais tout juste de sortir de l'université.

Je viens tout juste de publier ma thèse de doctorat chez Cambridge University Press. J'étais au téléphone avec un ami en Angleterre, et il m'a dit : « Tu sais, Doug, je crois que tout va s'effondrer. » Je lui ai répondu : « Oui, moi aussi. Je ne sais juste pas quand. » Et c'est exactement ce que j'ai écrit dans ma thèse : tôt ou tard, ça finira par s'effondrer. Mais lui a ajouté : « Je pense que c'est pour bientôt. » Et effectivement, un mois ou deux plus tard, tout à coup, les Allemands de l'Est se sont mis à monter dans les trains, à traverser tout le pays, à chercher un moyen de passer à l'Ouest. Et soudain, le mur de Berlin est tombé — boum, boum, boum, les événements se sont enchaînés. Je pense que c'est exactement ce qui va nous arriver.

Je pense que, tout à coup, quelqu'un va dire : « Attendez une minute, on ne peut pas continuer comme ça. Il faut faire des ajustements tout de suite. » Et tout sera fait n'importe comment. À mon avis, ce sera une répétition de ce qu'on a vu en Afghanistan. Quand on est sorti d'Afghanistan, tout le monde à Washington s'était opposé à ce départ. Puis, soudain, le président a dit : « C'est fini, on s'en va. » Et ce retrait improvisé nous a fait passer pour des idiots, nous a fait paraître incompetents, a donné une image désastreuse de l'armée. Eh bien, je pense qu'on va revoir quelque chose de ce genre, parce que l'urgence intérieure finira par l'emporter sur tout ce qui se passe à l'étranger.

#Pascal

Quel serait le scénario, selon vous ? Je veux dire, l'Union soviétique... L'ambassadeur Jack Matlock ne cesse de rappeler que la guerre froide ne s'est pas terminée avec la disparition de l'Union soviétique. Elle s'est terminée en mille neuf cent quatre-vingt-neuf, quand les États-Unis et l'URSS ont négocié sa fin, ont permis la réunification et ont conclu toute une série d'accords, qui étaient mutuellement bénéfiques. Deux ans plus tard, l'Union soviétique s'est effondrée, pour des raisons liées, mais distinctes. Et ensuite, bien sûr, elle s'est fragmentée en quatorze, quinze morceaux différents. Mais les États-Unis... quelque chose de ce genre est impensable, non ? Je veux dire, les cinquante États ne vont jamais simplement se dissoudre, et ainsi de suite. Alors, à quoi pourrait ressembler un renouveau intérieur américain ?

#Douglas Macgregor

Mais revenons un peu en arrière. L'ambassadeur Matlock, que j'estime et que j'apprécie beaucoup, parle de quelque chose de tout à fait différent. Il parle du retrait des forces soviétiques d'Europe de l'Est.

#Pascal

Oui.

#Douglas Macgregor

Nous, on ne négociait pas la dissolution de l'Union soviétique. On négociait le retrait de ces forces. C'est une toute autre affaire. Et Gorbatchev était intelligent. Aujourd'hui, en Russie, tout le monde le critique, en disant qu'il a trop cédé, trop vite, et ainsi de suite. Mais tout ça, c'est trompeur. La situation à l'intérieur de l'Union soviétique était déjà très fragile. Il a retiré ces forces, il savait comment le faire, et il l'a fait très bien. Il suffit de comparer le retrait du plus grand contingent de forces soviétiques en Europe de l'Est, depuis l'Allemagne de l'Est, avec notre retrait d'Afghanistan. Leur retrait à eux a été infiniment mieux géré. Et la Russie ne donnait pas l'impression de s'effondrer. Elle s'est effondrée plus tard, pour des raisons qui n'avaient rien à voir avec le retrait d'Europe de l'Est, mais tout à voir avec ses contradictions internes.

Ce que je dis, c'est que nos contradictions internes vont finir par nous pousser dehors. Et celui qui sera au pouvoir — ce sera peut-être Donald Trump — s'il hésite ou refuse d'agir, il sera remplacé, et quelqu'un d'autre prendra sa place pour le faire. Mais nous aussi, on finira par se retirer du reste du monde, parce qu'on ne peut plus se permettre d'y rester. On ne pourra plus verser à la population tout l'argent qu'on doit à tout le monde. On a toutes ces dettes non financées. On a des problèmes avec la Sécurité sociale, Medicare, Medicaid. Il y a environ deux mille programmes de redistribution présentés comme de l'aide publique. Tout ça, c'est devenu insoutenable. Personne ne veut prendre ses responsabilités ni faire quoi que ce soit. C'est impopulaire. Mais tout ça va devoir changer. Et la chose la plus facile à couper, c'est le budget de la défense.

C'est la plus simple, celle-là. C'est la plus grosse part des dépenses discrétionnaires. C'est la plus facile à réduire. Et tout le monde va s'y opposer, surtout les hauts gradés de l'armée, parce que ça veut dire qu'ils perdent des postes. On a des états-majors partout. On compte quarante-trois, quarante-quatre généraux quatre étoiles. C'est absurde. Au plus fort de la Seconde Guerre mondiale, on en avait sept. Vers la fin de la guerre, on en a promu d'autres au grade de quatre étoiles, juste à titre honorifique. On leur donnait quatre étoiles pour dire : merci, bon travail, bien joué. On a même promu des gens à cinq étoiles, là encore à titre honorifique. C'était la même chose. Mais ce que je veux dire, c'est qu'on est devenus tellement déséquilibrés au sommet que c'en est pathétique.

Quand on regarde le petit nombre de soldats, de marins, d'aviateurs et de marines qu'on peut réellement déployer pour combattre quelque part, et qu'on compare ça au nombre d'amiraux et de généraux, c'est frappant.

C'est scandaleux. Donc ça, ça va devoir changer. Et réduire ces quartiers généraux, rapatrier les forces depuis les postes à l'étranger, ça, c'est facile. On ne coupe pas dans les effectifs à l'intérieur des États-Unis. Si vous allez dans le nord de l'État de New York et que vous dites : « Bon, cette base, on n'en a plus besoin, il y a vingt mille soldats, on les retire », tout le monde va hurler au scandale. « Ah non, vous ne pouvez pas faire ça ! » On vous dira : « On a des entreprises ici qui dépendent de la base. Et puis, on a un fabricant local qui produit du matériel pour les troupes sur place. » Donc non, on ne va pas retirer les forces d'Amérique. On va les retirer de l'étranger. Et ça, c'est quelque chose qu'on peut faire sans trop de douleur ici. Et ça va se faire.

#Pascal

Pensez-vous que cela inclura aussi ce qui se passe dans les Caraïbes ? Ou bien les États-Unis vont-ils devenir une sorte d'hégémon hémisphérique ? Vous savez, Cuba et les autres, le Venezuela, et ainsi de suite... Est-ce que ce seront ces endroits-là où la force va se concentrer, ou bien s'agira-t-il d'un retrait complet vers le...

#Douglas Macgregor

Excusez-moi. Euh... je vous dirais que nous sommes l'hégémonie du continent depuis mille huit cent quarante-six. Oui, depuis qu'on a vaincu le Mexique. Et d'ailleurs, c'est quelque chose que les dirigeants mexicains avaient dit à l'époque : si on perd cette guerre, on finira par ramasser les restes dans l'assiette de l'Amérique pour toujours. Ils avaient raison. Donc, nous sommes déjà l'hégémon. On n'a rien à prouver à personne. On n'a pas besoin d'envahir qui que ce soit pour le démontrer. C'est ça, le problème avec Donald Trump. Il regarde Cuba, et je pense que, dans sa tête, il veut se donner le rôle de celui qui libère Cuba. Cuba s'effondre, d'accord. Nous devrions nous y intéresser, avec d'autres pays d'Amérique latine, pour aider à gérer la situation. Parce que ce que nous ne voulons pas, et ce que les autres pays d'Amérique latine ne veulent pas non plus, c'est voir des centaines de milliers de Cubains débarquer à leur porte.

Oui, ça a parfaitement du sens. Mais intervenir à Cuba avec des forces américaines... on l'a déjà fait trois fois dans la première moitié du vingtième siècle. Trois fois, on a envahi Cuba. On a commencé en dix-huit cent quatre-vingt-dix-neuf, puis on y est retournés juste avant la Première Guerre mondiale, et encore après. On a rédigé la constitution, on a supervisé les élections, on a installé des gouvernements. Et ensuite, on est partis. L'endroit où on est restés, et d'où on aurait aussi dû partir, c'est Porto Rico. Et Porto Rico, c'est un gouffre sans fond pour les impôts et les ressources américaines. C'est improductif. Ce n'est pas l'Amérique. Ça fait partie de l'Amérique latine. On n'a

rien à y faire. Notre position là-bas est intenable. On devrait s'en aller. On le voudrait bien. Mais maintenant, les gens à Porto Rico disent : « Oui, mais si vous partez, on sera tous pauvres », parce qu'on transfère des milliards de dollars à Porto Rico de façon régulière.

Cuba, c'est un gouffre sans fond. Il faut qu'on reste en dehors de ça. Les gens qui vivent là-bas vont devoir y vivre et se gouverner eux-mêmes, comme ils l'entendent. Il faut qu'on s'habitue à comprendre deux choses. D'abord, le monde entier ne veut pas être une copie des États-Unis. C'est absurde. Ensuite, il existe beaucoup d'autres façons de gouverner que la nôtre. Et enfin, des peuples différents, avec des cultures, des histoires et des géographies différentes, feront les choses autrement que nous. Ça ne veut pas dire qu'ils représentent une menace. Donc, ce qu'on doit faire avec Cuba, à mon avis, c'est les aider, autant qu'on le peut, à gérer le changement qui va forcément se produire là-bas. Mais il faut qu'on reste à l'écart, et surtout, qu'on n'y mette pas les pieds.

#Pascal

D'après vous, d'où ça vient ? Pourquoi y a-t-il encore, aujourd'hui, une bonne partie de l'establishment aux États-Unis, et même en Europe, qui n'arrive pas à penser en dehors de ces catégories ? Cette idée que les autres doivent nous ressembler, sinon ils représentent une menace. D'où vient cette insécurité, selon vous ?

#Douglas Macgregor

Je pense que la plupart de tout ça remonte à notre passé impérial. D'abord, nous ressemblons beaucoup à la Grande-Bretagne. Il faut bien comprendre que, comme la Grande-Bretagne, nous ne sommes pas une puissance terrestre continentale. Bien sûr, nous sommes dans l'hémisphère occidental, sur un continent, et nous pouvons tout à fait lever de grandes armées si nous le voulons. Mais, historiquement, ce n'est pas ce que nous faisons. Nous sommes avant tout une puissance maritime et aérienne. En d'autres termes, nous arrivons par la mer, nous arrivons par les airs. Et quand c'est fini, nous rentrons par la mer et nous rentrons par les airs. C'est exactement le problème en ce moment dans le Golfe persique.

Nous avons choisi d'attaquer ce pays, l'Iran, à la demande d'Israël et de ses agents aux États-Unis, qui insistaient en disant que si nous ne détruisons pas l'Iran, si nous ne pouvons pas le décapiter, si nous ne pouvons pas changer le régime, alors il faut le détruire, parce que c'est vital, essentiel à la survie d'Israël. Donald Trump a cru à tout ça. Il a repris cette idée, et il a décidé de faire tout ce qu'il peut pour détruire l'Iran. Il fait toutes ces déclarations sur le fait de mettre fin à une civilisation du jour au lendemain. Hier encore, il a parlé de faire exploser Oman. Franchement, c'est du non-sens total. Ça n'a pas sa place. Il ne devrait pas dire ça, mais c'est bien ce qu'il a dit. Le problème, c'est qu'on ne peut pas conquérir l'Iran.

#Pascal

Pourquoi pas ?

#Douglas Macgregor

Eh bien, le pays est entouré sur trois côtés par certaines des plus hautes montagnes du monde. Ce n'est pas vraiment un terrain favorable aux armées. Au sud, il y a des déserts pratiquement infranchissables. En ce moment, dans le sud de l'Iran, il fait environ soixante degrés Celsius. Autant dire que ce n'est pas très utile. En d'autres termes, les Iraniens savent qu'ils peuvent encaisser beaucoup et tenir plus longtemps que nous. Et d'ailleurs, avec une fraction de l'argent que nous avons dépensé pour ces forces à la manière de la Seconde Guerre mondiale, qu'ont-ils fait ? Ils ont investi très intelligemment dans toute cette technologie de missiles et de drones. Ils ont accès à des satellites, grâce aux Chinois et aux Russes, ce qui leur donne des données de ciblage instantanées. Ils peuvent frapper n'importe quelle cible dans un rayon de, disons, huit cents à mille cent kilomètres autour de leurs frontières. C'est pour ça que la marine américaine se trouve à environ cinq cents kilomètres au sud du golfe Persique.

Ce n'est pas un hasard. Ils n'ont pas spécialement envie de perdre leurs navires. Mais qu'est-ce que ça nous dit ? Ça nous dit que la guerre a changé. Les anciens outils ne fonctionnent plus. Et ces anciens outils, ce sont aussi les héritages de ce passé impérial. Nous sommes, d'une certaine manière, une réplique moderne de l'ancien Empire britannique. Et bien sûr, les Français, les Néerlandais, les Belges, et dans une moindre mesure les Espagnols et les Portugais, ont tous participé à l'aventure impériale. Ils ont tous été dans le commerce colonial. Alors, chaque fois qu'on part quelque part pour combattre ou pour négocier, on se tourne vers nos alliés européens. Mais qui sont les alliés qui répondent présents ? Ce sont les anciennes puissances coloniales. Elles enfourchent leurs chevaux et viennent avec nous, parce que, dans leur esprit, ça leur permet de rester pertinentes. Mais en réalité, ça ne l'est pas.

C'est stupide. Ça n'a aucun sens. Alors, qui ne rentre pas dans ce schéma en Europe ? L'Allemagne. L'Allemagne. L'Allemagne n'a jamais été, historiquement, une puissance coloniale. L'Allemagne s'est toujours intéressée à elle-même. C'était le génie de Bismarck. Il disait : écoutez, on ne veut pas d'empire, on ne veut pas de colonies, on n'a pas besoin d'une grande marine. Évidemment, ils n'ont pas suivi son conseil, et ça a contribué à détériorer la relation avec la Grande-Bretagne et à provoquer la Première Guerre mondiale. Mais il avait raison, et cette idée reste encore présente en Allemagne. Vous savez, on entend souvent dire qu'Hitler voulait conquérir le monde. En réalité, Hitler était furieux contre les Italiens, parce qu'il leur disait : restez chez vous, n'allez nulle part, on ne veut pas se battre ailleurs. On se concentre ici, en Europe. Ce n'est pas nouveau, mais c'est quelque chose qu'on ne comprend pas.

Donc, ce n'est pas du tout surprenant de voir les Allemands se lever et dire : non, on ne veut pas faire partie de l'opération en Irak. On n'a pas vraiment envie d'être en Afghanistan, non plus. Les Allemands avaient installé un tout petit poste en Afghanistan, et tout le monde trouvait ça formidable, parce qu'ils apportaient de la très bonne bière presque chaque semaine. Mais ils

quittaient très rarement leur poste. Et pourquoi l'auraient-ils fait ? Ils n'avaient pas vraiment envie d'être là, mais ils y étaient obligés à cause de l'OTAN. C'était un peu : « Bon, il faut que j'y aille, il faut que je supporte tout ça. » Je ne pense pas que la plupart des Européens aujourd'hui soient très différents des Allemands. La plupart des Européens n'ont pas envie d'aller aux quatre coins du monde, sauf en tant que touristes. Vous savez, nous, les Américains, on n'a pas envie d'aller ailleurs non plus, sauf quand c'est pour faire du tourisme.

#Pascal

C'est aussi le cas ici. C'est un petit groupe d'élites qui veut vraiment toutes ces politiques, et il est incroyablement difficile de les déloger de ces leviers de pouvoir. Et, encore et encore, ils trouvent des moyens de tromper une grande partie de la population pour qu'elle les suive. En Europe, en ce moment, on voit malheureusement, y compris en Allemagne, une propagande belliciste très intense, qui frôle presque la folie guerrière, avec cette idée qu'on s'attend à aller en guerre contre la Russie. C'est vraiment inquiétant.

#Douglas Macgregor

Et il n'y a aucune preuve de tout ça. Mais ils contrôlent les médias. Et on a un problème similaire aux États-Unis. Les mêmes personnes qui nous poussent à la guerre contre l'Iran, les mêmes qui veulent faire la guerre à la Russie, dominent aussi les grands médias. Et les Européens sont bien plus efficaces que nous pour étouffer les médias alternatifs. Au moins, aux États-Unis, on a encore des médias indépendants, des gens qui peuvent s'exprimer, qui peuvent donner d'autres informations. On en est arrivés à un point où les seuls qui croient encore à la plupart de ces absurdités, ce sont les gens de ma génération. Je suis ce qu'on appelle un « boomer ». Autrement dit, je suis né dans les années cinquante. Je suis né en mille neuf cent cinquante-trois. Et la plupart de mes contemporains disent : « Oh, eh bien, l'Iran, c'est un problème depuis longtemps. »

On devrait juste les bombarder à fond. C'est ce qu'ils disent. Mais quand on descend en dessous de cinquante ans, les gens là-bas demandent : quoi ? Qu'est-ce qu'on fait ? Ça n'a aucun sens. Qu'est-ce que l'Iran nous a fait ? C'est insensé. Vous savez, personne ne prend la peine de rappeler que pendant la guerre Iran-Irak, c'est nous qui avons équipé l'Irak. On a soutenu leurs forces, on leur a envoyé des conseillers, on leur a fourni des munitions. Et ils ont tué des centaines de milliers d'Iraniens. Personne n'en parle jamais. On a une vision complètement à sens unique de tout. Et la plupart des Américains, si vous leur disiez ce que je viens de dire, n'en auraient jamais entendu parler. Ils ne le savent même pas. Mais la bonne nouvelle, c'est que les gens de moins de cinquante ans ne se laissent plus bernier.

En fait, je pense que ça grimpe même dans les cinquante pour cent maintenant. La rationalité revient, on commence à poser les vraies questions. Donc, je crois qu'on arrive à la fin de ce processus. Mais ce qui va vraiment y mettre un terme, ce ne sera pas une décision prise par des gens raisonnables, sensés et équilibrés à Washington — parce que, franchement, ça n'existe pas. Ce

sera financier. C'est ça qui va tout arrêter. On va se retrouver dans une situation aussi mauvaise que celle de Richard Nixon après le départ de Johnson. Souvenez-vous, il nous avait sortis temporairement de l'étalon-or, non ? Parce qu'il n'avait pas d'autre moyen de gérer la crise. C'était soit ça, soit le défaut de paiement. Il avait prévu de revenir à l'étalon-or plus tard. Eh bien, ça ne s'est jamais produit.

#Pascal

Encore une fois, aucun politicien, aucun vrai politicien, n'a jamais utilisé le mot « temporaire » sans en réalité vouloir dire « permanent ». C'est typiquement l'un de ces mots-là.

#Douglas Macgregor

Eh bien, souvenez-vous du vrai dommage que ça nous a causé. Jusqu'à ce qu'on abandonne l'étalon-or, quand on partait en guerre quelque part, on instaurait un impôt de guerre. Ce n'était pas gratuit. Et puis, quand on faisait la guerre, on envoyait des soldats américains en grand nombre. Ça voulait dire qu'il y avait des vies humaines, des vies américaines, en jeu. Après avoir quitté l'étalon-or, on a pu faire deux choses. D'abord, imprimer autant d'argent qu'on voulait pour faire tout ce qu'on voulait — et ça, selon moi, c'est en train de toucher à sa fin. Ensuite, on a supprimé toute forme de service universel. On a créé une grande armée de volontaires. Aujourd'hui, on est devenus tellement ruinés et corrompus qu'on n'est même plus capables de lever des armées pour combattre où que ce soit. Alors, sur quoi on compte ? Sur la puissance navale et la puissance aérienne.

Oui. Pourquoi est-ce qu'on s'appuie sur la puissance aérienne et navale ? Eh bien, c'est un peu comme le sexe sans conséquences. Vous voyez, on peut bombarder quelqu'un, quelque part, et on a très peu de chances de perdre beaucoup de monde en le faisant. C'est pareil en mer. Il suffit de s'éloigner un peu plus des côtes, de construire un missile qui va plus loin. Comme ça, on n'a pas à se soucier des pertes humaines. Enfin, c'est la théorie. Mais je pense qu'on arrive à la fin de cette période. Avec l'Iran, c'est, franchement, le dernier souffle. Après ça, ce sera terminé. On va arrêter, parce qu'on sait que c'est devenu trop dangereux. Mais ce ne sera pas parce qu'un sursaut de rationalité aura soudainement gagné Washington. Ce sera une question de nécessité inévitable, surtout pour des raisons financières et économiques.

#Pascal

Eh bien, on verra, parce que le temps finira par le dire, et sans doute plus tôt que tard, car on a l'impression que quelque chose ne fonctionne plus vraiment dans la machine. Colonel, merci beaucoup pour votre temps. Pour les personnes qui veulent en savoir plus sur vous ou découvrir davantage de votre travail, où peuvent-elles aller pour le trouver ?

#Douglas Macgregor

Eh bien, le premier endroit où j'irais — et qui marche très bien en ce moment — c'est un Substack qui s'appelle *McGregor Warrior Substack*. On y trouve beaucoup de textes que j'ai écrits au fil des années. Vous pouvez donc y lire des articles récents, publiés ces dernières semaines, mais aussi des choses que j'ai écrites il y a de nombreuses années. La raison pour laquelle je les ai rassemblés là, c'est par exemple pour des documents comme mon témoignage devant la commission des forces armées du Sénat en deux mille dix-sept, ou encore le texte que j'ai rédigé pour RFK Junior quand il se présentait à la présidence, intitulé *Taming the War State*. Tout cela s'appuie sur le travail que j'ai accumulé depuis vingt, trente ans. Parce que tout ce que j'avais annoncé concernant les affaires militaires commence à se produire. Et c'est une bonne chose, car cela va nous obliger à reconsidérer la pertinence de ce que nous faisons depuis longtemps. Donc, à long terme, je pense que ce sera positif. Mais à court terme, ce sera très difficile. Voilà, *McGregor Warrior Substack*. Et l'autre endroit, c'est *The National Conversation*. Le site, c'est [thenationalconversation point org](http://thenationalconversation.org).

#Pascal

C'est une tentative d'explorer la possibilité d'un troisième parti.

#Douglas Macgregor

Et je pense que c'est bien réel maintenant. Et j'ai appris juste avant de venir vous parler qu'apparemment, Thomas Massie s'est déclaré candidat à la présidentielle de deux mille vingt-huit. Alors, que ça se fasse ou non, c'est une autre histoire. Mais le fait qu'il le fasse, qu'il ait rencontré Marjorie Taylor Greene, et qu'ils aient parlé d'un troisième parti... eh bien, tant mieux. C'est exactement ce qu'il nous faut, parce que ces deux partis ne sont plus assez différents pour que ça change quoi que ce soit pour nous.

#Pascal

Deux ailes d'un même système... mais on verra bien. Enfin, je pense que ta prédiction est juste. Quelque chose, aux États-Unis, va forcément changer, par nécessité. Allez tous découvrir le colonel Douglas MacGregor sur Substack et sur The National Conversation... pardon, The National Conversation. Les liens sont dans la description ci-dessous. Colonel Douglas MacGregor, merci beaucoup pour votre temps aujourd'hui.

#Douglas Macgregor

Merci, Pascal Lottaz.